

Les nouveaux médias ou la culture du «K»

Sonia Pelletier

Number 75, Winter 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/46183ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pelletier, S. (2000). Les nouveaux médias ou la culture du «K». *Inter*, (75), 52–54.

« Quand les machines deviennent transparentes aux humains qui les manipulent, la performance réalise enfin le rêve fou des ingénieurs qui les ont conçues. »

Louis VEILLETTE

Nous aurons eu un automne 1999 plutôt chargé électroniquement à Montréal. Plusieurs programmations d'événements reliés aux nouveaux médias se chevauchaient ou étaient présentés simultanément, ce qui ne permettait pas de tout suivre aisément. La quantité y étant pour beaucoup, je ne ferai qu'un survol de certaines manifestations auxquelles j'ai pu assister. Ma tentative aura pour objet d'apporter une idée générale et relativement sommaire des grandes tendances qui ont été discutées ou inscrites à travers l'émergence de ces pratiques reliées aux nouvelles technologies.

Malheureusement, la saison a commencé avec le résultat d'un conflit qui aura fait dissoudre une alliance reliée au projet *Utopia* et pourtant prometteuse au niveau de son intégration sociale et communautaire dans le tissu urbain. L'organisme Champ Libre¹ ainsi qu'un nouveau collectif à vocation louable appelé Farine Orpheline Cherche Ailleurs Meilleur² se sont dissociés et ont finalement réalisé chacun leur projet simultanément. Comme on le dit souvent, l'union fait la force et cela m'apparaît d'autant plus vrai pour cette situation qui aura divisé le contenant de son contenu. Champ Libre, qui avait déjà une bonne expertise en programmation et tentait depuis peu de s'ancrer dans un système de diffusion plus nomade³, a finalement organisé sa 4^e *Manifestation Internationale de Vidéo et Art Électronique* (du 20 au 27 septembre 1999) dans le nouveau bâtiment de l'usine Angus du quartier Rosemont-Petite Patrie. Quant au projet *Utopia*, dont l'idée originale découlait d'une recherche exploratoire et expérimentale de Farine Orpheline..., il a été réalisé au cœur des espaces réaffectés d'une ancienne manufacture de papier peint dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve. L'aménagement de cet environnement pourrait être discutable quant aux buts fixés par ce collectif, mais la faille venait plutôt du côté de son contenu. Leur rupture aura fait perdre à chacun de ces deux organismes les forces qui naissaient de leur complémentarité. Le public s'est aussi trouvé divisé dans les horaires de programmation. Dommage.

Cartographies : Les états généraux des nouveaux médias

L'Inter-Société des arts électroniques (ISEA)⁴ a réuni durant trois jours (du 12 au 14 octobre 1999) une quarantaine d'intervenants en nouveaux médias selon des thématiques spécifiques. Ces rencontres donnent toujours lieu à des brassages d'idées qui sont souhaitables dans la mesure où l'objet dont on parle évolue à toute allure et rend caduc à la vitesse de l'éclair tout consensus nouvellement obtenu. Établir des contacts réels et faire le point deviennent donc les objectifs les plus réalistes. Car, bien que l'on soit branché en réseau par hyperliens, ces rencontres pancanadiennes et internationales sont la démonstration effective que la connexion, même en temps réel dans le cyberespace, comporte ses faiblesses !

La zone zéro regroupait des panellistes qui devaient tenter de définir les nouveaux médias. Ce fut un avant-midi plutôt tumultueux et polémique en présence de Pierre LÉVY, que l'on connaît bien comme philosophe et comme auteur ayant signé plusieurs ouvrages sur la question. En déterminant ce qu'il appelle des « objets anthropologiques » venant d'attributs

humains, soit le feu, l'art, l'écriture et l'ordinateur, il prône que ce dernier « absorbe les autres grands objets anthropologiques et les transporte dans une dimension supérieure : celle de l'intelligence collective en temps réel de l'espèce humaine. L'ordinateur réalise l'interconnexion universelle de la manière la plus effective qui ait jamais été. Nous passons de l'universel abstrait de l'écriture à un universel concret que nous sommes encore à peine capables de penser. » L'ordinateur est donc le feu de l'avenir. Franchement optimiste et très inspiré, non ? On peut comprendre que certains avaient fortement réagi. Par contre, la deuxième partie du colloque, portant sur les modèles et les centres internationaux, bien qu'informant sur les différents établissements et sur leurs possibilités en termes de nouvelles technologies, fut moins mouvementée. Il s'agissait pourtant de représentants de centres parmi les plus dynamiques et les plus expérimentés pour ne pas dire les plus prestigieux existant en Europe (Pays-Bas, France, Finlande, Espagne, Grande-Bretagne) mais, personnellement, ce genre de communication finit par me lasser, d'autant plus que toutes ces informations sont disponibles sur le web et/ou sur des dépliant promotionnels, et je suis plutôt lectrice. J'ai cependant retenu de Nils AZIOSMANOFF, fondateur d'Art3000 (association interdisciplinaire d'échanges et de réflexion sur la culture numérique et de soutien à la création dans le domaine des nouveaux médias) qu'apparemment la France accuse un certain retard en matière d'usage et de pratique, la moitié des États-Unis étant connectée comparativement à un dixième de la population française. Donc, selon lui, pas vraiment de structure établie, un faible réseau et du travail encore très empirique dans ce domaine. Ainsi, cette institution privée a organisé, jusqu'à ce jour, plus d'une centaine de rencontres et de manifestations sur les nouvelles technologies de l'information et de la communication (<http://www.art3000.com>). Juste en passant, on a évoqué des projets virtuels des plus audacieux mais on a encore besoin des édifices et elles sont coûteuses.

Zones tactiques : État des lieux québécois et canadien.

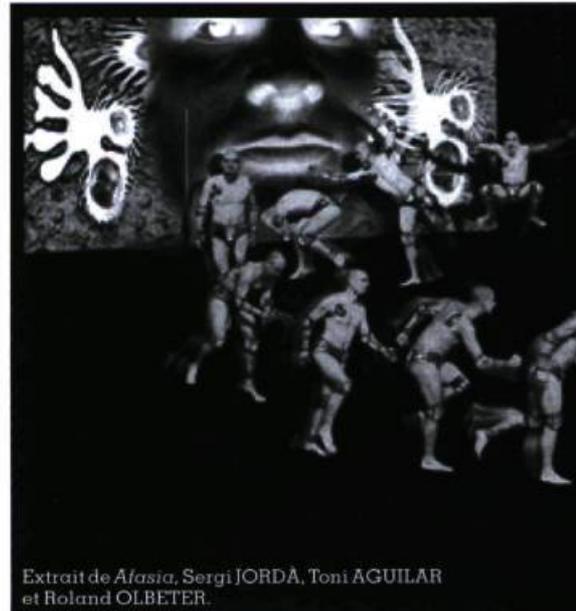
sa thématique l'indiquant, s'est plutôt déroulé comme une série de communications auto-promotionnelles (mandat, objectif, programmation antérieure et à venir) de centres d'artistes avec des exemples de production d'artistes. C'est intéressant mais tout cela existe aussi sur les nouveaux supports dont on parle. Néanmoins, plusieurs réflexions et propositions de nature plus théorique mais que je ne peux élaborer ici, ont été apportées, notamment par Luc COURCHESNE (Montréal), Catherine RICHARDS (Ottawa) et Thecla SCHIPHORST (Vancouver). Cette dernière a également réalisé une installation dans le cadre du *Festival du Nouveau Cinéma et des Nouveaux Médias (FCMM)*.

L'après-midi portait sur la question suivante : « Quelle est la capacité des structures de s'ajuster aux défis de la culture numérique ? » Celle-ci s'adressait également à des responsables de centres d'artistes canadiens. La modératrice Francine DAGENAIS introduit le panel en faisant un survol historique laissant présager que le réseau des centres d'artistes ne semble pas souffrir de problèmes d'adaptation. L'establishment artistique s'intéresse aux nouveaux médias et au web au tout début des années quatre-vingt-dix. Après quoi l'année marquante sera 1995. La promesse du web est résolue ; plus de 5,000 artistes y sont déjà. Présentation de Gisèle TRUDEL, affiliée au

centre Oboro : elle coordonne son aile technologique appelée TechnOboro. Il s'agit d'un grand laboratoire de recherche qu'il est aussi possible de fréquenter sur leur site Internet qui, soit dit en passant, est extrêmement bien fait. Quant à Brenda CLENUIK, de Neutral Ground à Régina, elle fait référence à la fertilisation et au risque et, en questionnant cette cyberzone, elle en parle étrangement en termes de non-lieu et de somatisme. Elle la qualifie de « psychose culturelle ». La vidéo qu'elle présentait d'un artiste de la performance avait aussi quelque chose d'un peu terrifiant.

La table ronde s'est poursuivie avec Jocelyn ROBERT, d'Avatar, qui se spécialise dans l'art audio à Québec, mais je le garderai pour la fin. Monique SAVOIE de la SAT (Société des Arts Technologiques) à Montréal ainsi que Marc FOURNEL, de Daimon, qui œuvre également dans le domaine des arts médiatiques et des nouveaux médias, ont tous les deux présenté leur organisme. FOURNEL soulignait notamment que les centres d'artistes délaissent la recherche au profit de productions finies. Il constatait et déplorait également que les centres étaient en contact mais pas en réseau. Il était probablement difficile d'en dire davantage après le passage de Jocelyn ROBERT avec ses propos à la fois divertissants et très justes.

On sentait que l'auditoire commençait à être un peu las lorsque – appelons-le notre performeur ou sauveur de l'après-midi – ROBERT a adopté un ton plus décontracté, se mettant à discourir sur la réalité immédiate, notamment sur la traduction simultanée et sur notre perpétuel besoin d'elle. Il souffla par la suite dans un ballon, en quelque sorte une métaphore de la souplesse, et puis il décida de déambuler parmi le public plutôt que de rester sur la scène. Pour lui et avec raison, la question de savoir si l'on peut s'ajuster ou pas à cette culture numérique ne se pose même pas. Les centres d'artistes, dit-il, ont toujours été des modèles non fixes et flexibles. Comme il a détecté dans la salle la présence de plusieurs agents de programmes de subventions en art médiatique ainsi que le président d'ISEA, il a orienté son intervention sur trois éléments : 1 – Rappeler aux centres d'artistes qu'ils sont libres et qu'ils peuvent s'organiser ; 2 – Que les modèles de centres ne soient pas évalués par discipline ou géographiquement mais plutôt selon la dynamique de leur performance à l'intérieur de leur mandat ; 3 – Supporter l'organisation des centres, et les réseaux seront aptes à leur tour à supporter les nouveaux médias. J'espère avoir bien recueilli les propositions car il s'agissait des premières énoncées



Extrait de *Afasia*, Sergi JORDÀ, Toni AGUILAR et Roland OLBETER.

1. Organisme de diffusion dans le domaine des arts électroniques à Montréal. 2. Collectif de créateurs multidisciplinaires. 3. Champ Libre a organisé *Paysage Réinventé* à Percé (été 1998), *Vision Underground* dans le métro de Montréal (septembre 1998) et plus récemment dans le métro de Paris, en collaboration avec Icono (Paris), dans le cadre du Printemps du Québec. 4. Équipe à Montréal : Alain MONGEAU, Carlos

clairement depuis deux jours relativement au but de ces rencontres pancanadiennes et internationales sur les nouveaux médias.

Je n'ai pas assisté à la journée de clôture qui portait sur les *zones mobiles*, plus précisément sur la conservation et l'archivage des œuvres numériques ainsi que sur la recherche et l'innovation (<http://www.isea.qc.ca/carto>). Le FCMM ouvrait ses portes cette même journée.⁵

Festival international du nouveau cinéma et des nouveaux médias (FCMM)

Bien qu'il s'agisse d'un rendez-vous des plus importants à Montréal pour les cinéphiles, j'ai plutôt traîné au Media Lounge, là où l'ambiance est décontractée et où on peut découvrir et regarder à son rythme des installations, des projets multimédias naviguer sur le net ou suivre une performance en direct tout en écoutant de la musique techno évidemment ou attendre que les dj arrivent vers 11 heures... Cette zone temporaire existe depuis deux ans et on souhaiterait volontiers qu'elle soit là à l'année. C'est un lieu de rendez-vous pour les plus fervents et curieux des nouveaux médias. C'est là que j'ai vu les performances qui suivent...



Extrait de *The wonderful world of Ron and Safy*, Ron KATSIR et Safy Assaf ETIEL.

The Wonderful World of Ron and Safy, Ron KATSIR et Safy Assaf ETIEL

La première réflexion à m'être venue spontanément en assistant à cette performance (ainsi qu'à d'autres par la suite), est que l'équipement technologique mis en place pour réaliser une production (qui parfois ne dure que vingt minutes) semble devenu tellement sophistiqué et complexe, en plus de la qualité exceptionnelle des appareils loués lors d'un tel événement, que je me demandais comment on pouvait trouver le temps d'accorder la priorité au contenu. Les exigences techniques de ces machines sont si grandes et elles deviennent si vite désuètes ! Il y a quand même cinq ans de cela, le problème avec les nouveaux médias n'était pas celui de la technique mais bien celui d'une certaine absence de contenu. Je crois que c'est presque toujours le cas encore aujourd'hui. Le travail s'articule davantage dans l'exploration, l'improvisation, l'aléatoire, l'accident et le recyclage des déchets électroniques. Mais comme on l'entend souvent actuellement, ce sont des pratiques émergentes. Nous n'en sommes peut-être encore qu'aux balbutiements des machines.

Finalement, le monde merveilleux de Ron KATSIR (Tel-Aviv) et Safy Assaf ETIEL est celui de la guerre. Réalisé en impro-

visation sur le mode « scratch » du son et de l'image, ils réorganisent comme un puzzle des séquences tirées de films et de reportages documentaires. La composition s'articulait à partir d'un écran projetant quatre images répétitives dont deux étaient souvent inversées. Le son s'harmonisait avec le mouvement de l'image. Les moniteurs étaient au sol et tout ceci était retransmis en direct. À bien y regarder, l'écran était divisé en quatre, donnant la figure d'une croix. La première image est celle d'une femme pleurant sur laquelle on revient à la fin de la présentation. Une vision cynique de la guerre, je pense.

Afasia, Sergi JORDÀ, Toni AGUILAR et Roland OLBETER

Afasia, réalisée par Sergi JORDÀ, Toni AGUILAR et Roland OLBETER dans le rôle du robot, contenait toute l'exubérance espagnole et donnait sincèrement envie de relire *L'Odyssee*. Cette version pour le moins délirante était en arrière-plan (des images exceptionnelles grotesques et insolites mais combien efficaces sur le plan de la narration !), projetée sur écran pendant qu'un personnage déguisé en robot comportant plusieurs mécanismes déclencheurs contrôlait en temps réel les sons, la lumière et la projection. Aussi, des robots musicaux étaient dispersés çà et là sur la scène. Le personnage costumé, dans un but satirique, devait se mouvoir dans un squelette de métal et de plastique. Cette performance fut pour moi épique et baroque à souhait. Il fallait la voir. À comprendre comme une sorte de parodie du cybernétique.

Reality Dub, Cécile BABIOLE et Fred BIGOT

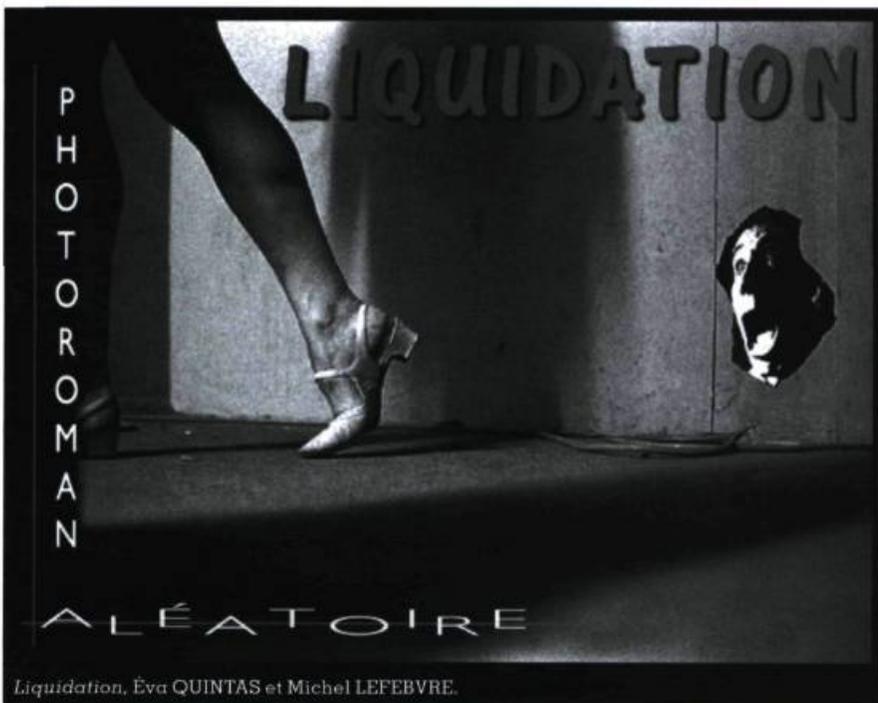
J'ai eu la chance de faire partie des privilégiés qui ont participé à cette expérience : en effet, elle n'avait lieu que deux fois par jour et seulement sept personnes à la fois pouvaient y participer. L'idée principale était de représenter ou plutôt de démontrer que le réel est éclaté ou qu'il possède une multitude de points. Aussi simple que la technique qu'ils ont utilisée pour nous faire voir et sentir cette réalité dont les facettes multiples sont aussi toujours changeantes. Il s'agissait donc de s'embarquer dans une camionnette comme dans un taxi à la sortie du Media Lounge sur la rue Saint-Laurent. Un « road movie » assez particulier nous attendait dès le départ du

trajet. Le véhicule était équipé d'un périscope audiovisuel avec deux caméras et deux micros installés à l'avant de la camionnette. À l'intérieur, une paroi séparait les deux complices et le chauffeur des passagers. À l'avant, les deux acolytes, Cécile BABIOLE et Fred BIGOT, traitaient les images et les sons qui étaient rediffusés sur deux moniteurs juxtaposés dans notre compartiment baignant dans l'obscurité totale. Ils procédaient donc à un « remix » en direct selon le principe de Dud pour les connaisseurs.

Nous voyageons donc dans une sorte d'irréalité ou de surréalité transmise par une réorganisation du réel visuel et sonore. On ne reconnaît plus vraiment le parcours, les rues, les habitations. Tout peut se transformer à l'infini. La perception se métamorphose. Les sensations sont reliées au corps et à la mémoire de l'impression que l'on éprouve en voiture lorsqu'on se ferme les yeux. Nous avons l'illusion d'accélérer ou de ralentir alors que c'est le mouvement et la vitesse de l'image qui influent. Les sons sont amplifiés. Chaque voyage emprunte un trajet différent, comme autant de paysages urbains qui défilent en nous plutôt que devant. Nous n'avons pas tous vu la même chose. Moi, je suis passée dans un cimetière dont le ciel était rose pendant que la pluie tombait. Une expérience poétique, quoi ! (www.fanlive.com/babiole)

La mue de l'ange, Isabelle CHOINIÈRE Carte blanche à la SAT

J'avais vu auparavant la performance *Communion, le corps Indice* en 1995. Celle-ci a tourné depuis dans plus de neuf pays. Alors, j'avais vraiment hâte de voir cette nouvelle production, résultat d'une résidence de recherche à La Société des Arts Électroniques dans laquelle on nous promettait la téléprésence d'un corps médiatique avec un corps réel en interaction. Effectivement, il y avait deux danseuses, CHOINIÈRE dans la salle du Théâtre Prospero et Angela Di LAURO en réseau dans les locaux de la SAT. Une ligne ISDN permettait de faire le lien entre les images et les sons produits par les deux interprètes porteuses de senseurs. Il s'agissait donc ici d'une prestation pour mettre en relation ces deux corps, médiatiques, et les faire interagir. CHOINIÈRE questionne l'identité et le mode de communication qui s'implante de plus en plus sur les réseaux. Pour ma part, j'estime que la rencontre du corps réel et du corps synthétique lors de cette



Liquidation, Éva QUINTAS et Michel LEFEBVRE.

SOLDEVILA, Eva QUINTAS, Nathalie MELANÇON, Katarina SOUKUP. 5. Du 14 au 24 octobre 1999, Montréal. 6. Carlos SOLDEVILA, «Corps accord». Voir, 28 octobre au 30 novembre 1999, p. 56. 7. Fondé en 1978 l'ACREQ est la première société de production de concerts au Canada vouée exclusivement à la diffusion de la musique électronique ou électroacoustique. L'événement *Elektra* eut lieu à l'Usine C à Montréal.

présentation n'était pas si convaincante. CHOINIÈRE vit peut-être des expériences de conscience sensorielles qui l'amènent à réfléchir sur les limites du corps en rapport avec le territoire et la temporalité, mais, pour un spectateur, l'importance accordée à sa chorégraphie ainsi qu'à sa gestualité lui fait traiter son homologue comme une ombre. Contrairement à Carlos SOLDEVILA⁶, qui y a vu semble-t-il une « véritable fusion presque érotique des deux corps », je n'ai vu qu'un dispositif technologique d'une très grande qualité (bravo aux techniciens, aux concepteurs et aux différentes régies impliqués dans ce projet !) et un corps qui danse seul trop préoccupé par l'organisation et ses déplacements dans cet espace. La performeuse en réseau m'a paru très accessible. Quant à l'érotisme, je pense qu'il se passe des fusions on ne peut plus « hot » avec Internet en ce moment.

Dans la catégorie des nouveaux médias présentés au Lounge dans le cadre du FCMM, j'aimerais attirer l'attention sur le cédérom intitulé *Liquidation* d'Éva QUINTAS et Michel LEFEBVRE, qui a par ailleurs remporté le prix Vidéotron en tant que meilleure œuvre canadienne dans le volet nouveaux médias du FCMM. *Liquidation* est conçu comme une fiction aléatoire. C'est une œuvre qu'on peut laisser se dérouler de façon automatique mais on peut aussi, grâce au logiciel développé par Alain BERGERON spécifiquement pour cette fiction, choisir un visionnement (entre 15 et 120 minutes) sous le mode de navigation séquentielle. Et puis l'histoire (parce qu'il y en a une et QUINTAS et LEFEBVRE sont partis d'elle pour concevoir le cédérom) est fort sympathique. Il s'agit d'un genre de polar qui se déroule dans une ville en faillite aux prises avec une dette internationale. L'intrigue concerne le vol d'un projet de recherche scientifique qui contient le secret de la liquidation de la dette mondiale. Pas mal et en plus c'est un cédérom qui peut être aussi reposant que de regarder un tableau.

Cet événement fut une grande réussite encore cette année à tous points de vue et surtout pour les festivaliers.

Elektra

Du 4 au 13 novembre, ce fut au tour de L'ACREQ⁷ (Association Création Recherche Électroacoustiques Québec) de nous livrer, par l'intermédiaire de son directeur Alain THIBAUT, une programmation voulant explorer tout le champ de la pratique musicale électronique et ses ramifications vers l'image vidéo et le multimédia. La sélection d'artistes, jeunes et moins jeunes, contribuait à offrir au public des œuvres issues du domaine de la techno expérimentale et de la musique électroacoustique.

Par cette programmation, on voulait de plus faire entrevoir une réalité qui aimait l'imaginaire fin de siècle de plusieurs individus, soit l'idée de *tensions préliminaires*. Dans cet esprit j'ai pu assister à trois œuvres présentées, dont *Executive Machinery* de Monty CANTSIN, *L'apocalypse de Jean* de Pierre HENRY et *Pol* de Granular Synthesis.

Executive Machinery, Monty CANTSIN

Pour ceux qui avaient vu l'exposition *The File Cabinet Project* présentée à Oboro au début de l'été dernier, je ne sais pas si la performance exécutée ici à *Elektras* est avérée aussi percutante. Ces sculptures-machines constituaient pour moi l'une des meilleures expositions de l'année présentées à Montréal. Or, ce sont ces mêmes machines qu'a utilisées Cantsin mais, pour le besoin du spectacle, elles étaient montées sur des tables. Une première partie présentait ces vidéos d'une qualité et d'une efficacité exceptionnelles en plus d'une bonne projection très animée au niveau du mouvement des images avec des textes propagandistes qui déroulaient de façon dynamique avec du « noise » évidemment. Dans la deuxième partie, le performeur animait ses machines infernales et invitait le public à les actionner aussi. L'une d'elles est pour le moins assez impressionnante sur le plan technique. En adoptant une pose qui se rapproche de celle de la masturbation, attaché à un tiroir de classeur, l'utilisateur, dans un mouvement de va-et-vient, déclenche des séquences vidéo-graphiques à contenu plutôt pornographique. Le performeur a réuni ainsi la foule au centre de façon à créer une bonne interaction, et il s'est donné comme un chanteur rock. Il y a des forces contestataires qui demeurent.

L'Apocalypse de Jean, Pierre HENRY

Pierre HENRY, on le sait, est l'un des compositeurs de musique électroacoustique les plus importants de notre temps. C'est un pionnier et son œuvre est résolument moderne. En présentant *l'apocalypse de Jean* (1968) et plus tard sa pièce plus populaire, *La messe pour le temps présent*, on voulait créer un certain rapprochement avec les nouvelles musiques d'aujourd'hui qui utilisent les nouvelles technologies. Question de revoir mes classiques, j'ai constaté en effet, à l'écoute de certaines séquences de *l'Apocalypse de Jean*, dont j'avais initialement perçu la mélodie, des qualités rythmiques indéniables. Et finalement, l'influence du compositeur demeure encore à plusieurs égards. Il s'agissait d'un concert de haut-parleurs, une diffusion de Nicolas VÉRIN. La spatialisation du son était impeccable. C'est vraiment une œuvre mémorable.

Pol,

Granular Synthesis

Le public montréalais s'est presque habitué à la venue de plus en plus fréquente de ce duo composé de Kurt HENTSHLÄGER et UIFLANGHEINRICH d'Autriche. Il s'agit de leur deuxième visite à l'Usine C après avoir présenté, en 1997, *Motion Control Modell 5*. Les deux artistes vivent et travaillent actuellement à Vienne. Ils sont renommés pour leur esthétique plutôt théâtrale de l'installation vidéo. Leur nom fait appel à une technique fondée sur le principe de la synthèse granulaire. C'est une technique qui synthétise le son par ordinateur, permettant d'échantillonner des particules sonores, de les doubler, de les transformer et de les « remixer » dans le temps. C'est donc de cette façon qu'ils procèdent avec la vidéo.

On attendait beaucoup de *Pol*, leur nouvelle performance multimédia, qui était également une première nord-américaine. En effet, le communiqué nous disait en comparaison avec leur dernière production : « *Pol* pousse encore plus loin ce concept (comme si c'était possible) du travail de l'image et du son : un système de sonorisation hyper-puissant (non recommandé aux personnes souffrant de problèmes cardiaques) et sept écrans vidéo, le tout basé sur la voix et l'image de la chanteuse-performeuse américaine Diamanda Galas. Une performance de soixante minutes à la fois agressive et érotique ». Bon, on ne peut pas faire autrement que d'y aller et s'attendre à tout. On nous distribue des bouchons pour les oreilles et on entre dans la salle où il y a sept écrans en frontalité à l'avant. On s'assoit par terre et ça commence. Les projections sur les écrans sont presque abstraites, monochromes et souvent fixes et répétitives. C'est plutôt la vibration du son qui est excessive. On a parfois des sensations de frôlement. Parfois cette impression semble venir du sol. C'est étrange... Pour ce qui est de la chanteuse Diamanda GALAS, je ne me souviens pas d'avoir entendu sa voix mais peut-être d'avoir vu sa silhouette un moment à l'écran. Pour l'érotisme, on repassera. Mais c'est une bonne œuvre d'impressions sensorielles. Quand j'y repense, je revois les tableaux de la série des *Microchromies* de Fernand Leduc! Ils vibraient eux aussi.

Ouf! Après avoir navigué au cœur de tous ces événements, portée par ce flux électronique, je suis encore plus intriguée par l'émergence de cette nouvelle culture du « K ». Comme si j'avais attendu son avènement...



Pol, Granular Synthesis